



LE JOYAU QUÉBÉCOIS DE L'HIVER

Par Gaston A. Lacroix

Ce récit fut d'abord intitulé « Noël d'étudiant ».

Pour ce temps des Fêtes de Noël qui débutait, un travail m'attendait en forêt. Un boulot que j'aimais et qui me ferait gagner un peu d'argent pour mes études universitaires, assez coûteuses, merci ! Tout en préparant mes bagages, j'avais humé la boîte contenant le précieux cadeau reçu de ma mère quelques jours auparavant, ce qui avait propulsé ma pensée vers ma famille en Abitibi, à Amos, huit cent trente kilomètres au nord-ouest de la ville de Québec.

- **Je serai avec vous seulement pour le jour de l'An, avais-je écrit à mes parents, et pour demander la bénédiction paternelle !**

Dans l'air immobile et matinal de ce vendredi vingt-quatre décembre 1965, une abondante neige tombait en une lenteur apaisante, feutrante l'atmosphère de la Cité universitaire déjà plus silencieuse pour la période des Fêtes. La plupart des étudiants avaient déjà quitté le Campus. Le temps de rejoindre mon auto, de gros flocons s'étaient empilés sur mes cils et ma tuque. Sur les fils électriques, les longs traits de neige d'un blanc immaculé devaient faire rêver les cocaïnomanes.

Deux centimètres de neige plus tard, tandis que mon esprit fantasque vagabondait, ma vieille Volks coccinelle roulait sur la Route 175 du Parc des Laurentides. Réglés au maximum, les haut-parleurs de la radio répandaient les joies de la nativité du Christ et les réjouissances des fêtes familiales. Amplifiés par la caisse de résonance qu'était devenu mon paquet de cigarettes presque vide dans la poche gauche de ma chemise, les sons et les paroles chaleureuses m'allaient droit au cœur.

Ce n'est qu'un moment plus tard, tout juste avant de m'engager sur la route forestière, que je pris conscience du trajet de 70 km que je venais de franchir. Descendant vers l'est, dans la vallée de la Montmorency, sur une distance de quatre ou cinq kilomètres, vers le lit de la rivière, la route forestière que je devais emprunter menait au cœur de la forêt boréale.

Une fois rendu au lac Piché, le jeune et libre aventurier que j'étais débarqua ses « affaires » dans le pavillon nouvellement construit par l'Université Laval.

Depuis l'automne, c'était un lieu où j'allais, chaque fin de semaine, surveiller la station de météo. Un travail que m'avait offert Roger Gosselin, secrétaire de la faculté de Foresterie et de Géodésie. Monsieur Gosselin fut aussi un des professeurs qui marqua ma vie, c'est une autre histoire à raconter.

Rémunéré normalement 25 \$ par fin de semaine, ce travail m'aidait à défrayer une minime partie de mes études.

De temps en temps, monsieur Gosselin invitait les secrétaires des différents départements, pour leur faire connaître cette forêt expérimentale en développement.



Source : Gaston A. Lacroix.

En bas, à gauche, cigarettes à la main Gaston A. Lacroix en chemise à carreaux et Roger Gosselin en chandail pâle. Ils sont accompagnés d'une dizaine de secrétaires de la faculté.

Le joyau québécois de l'hiver

C'étaient de bons et beaux moments qui sont devenus d'inoubliables souvenirs. Entre autres, la belle et gentille secrétaire du mondialement connu photogrammètre suisse Arthur Branderberger qui tapait généreusement mes textes et que je n'ai pas eu, je m'en confesse, le courage de courtiser.

En cette fin d'année 1965, entre les prises de relevés de météo, la rédaction de ma thèse de baccalauréat, la préparation de mes repas, la surveillance des radiateurs au propane qui assuraient la bonne prise du ciment frais du pavillon (résidence des étudiants) en construction, **je n'aurai sûrement pas le temps de m'ennuyer**, m'étais-je convaincu.

J'appréciais la nature et la tranquillité des lieux. Et c'est sans appréhension que j'avais accepté d'y passer la Fête de Noël, en tout isolement.

La partie restante de la journée de mon arrivée du 24 décembre fut occupée à la rédaction de ma thèse: **Le transport des copeaux de bois en conduites hydrauliques (pipelines)**, de la forêt au moulin à papier, thèse développée en collaboration avec mon bon ami Jacques Maranda. Et tôt en soirée, la fatigue de la semaine aidant, je m'enveloppai de mon sac de couchage et m'endormis d'un profond sommeil, sans aucun rêve apparent.

Dès mon réveil le lendemain, seul en ce début de journée de Noël, j'eus un pincement au cœur de ne pouvoir partager avec autrui les merveilleuses couleurs brillantes et rosées de l'aurore qui achevaient de s'estomper. Mon horaire chargé me bousculait, mes relevés météorologiques ne pouvaient attendre.

L'air calme et le soleil radieux présageaient une belle journée de marche en forêt et l'attrait d'une incursion dans la nature chassa les pensées moroses qui tentaient d'infiltrer mon esprit. Aussitôt mon petit déjeuner avalé et les données météorologiques enregistrées, après avoir ajusté mes raquettes je m'engageai dans un sentier qui se glissait sous les branches de cette forêt touffue, source de vie.

Au sol, la neige épaisse ralentissait ma progression, mais la dernière tombée avait si bien enrubanné les branches des arbres qu'elle offrait un spectacle féerique. Et partout flottait l'enivrante odeur du sapin.

Deux cents mètres plus loin, dans un peuplement mature d'épinettes, m'apparut un orignal. Me déplaçant sur le bord de son ravage qui rejoignait une large lisière de jeunes sapins baumiers où il venait se nourrir, je le pris en filature. Peu après, pris de frayeur d'être suivi de trop près, pour me distancier, erreur ou tactique, il s'enfuit, hors de son sentier profond de deux mètres. Un moment donné, ruisselant de sueur et galopant dans la neige qui lui allait à la hauteur du poitrail, la puissante bête me distança. Je la perdis de vue, mais, curieux, je continuai à suivre ses traces.

Les larges pistes laissées sur la neige fraîche par un loup, ou était-ce un gros chat sauvage qui la talonnait de près, m'inquiétaient... Tout d'un coup, je vis reparaître l'orignal. Une magnifique femelle, à bout de souffle, les naseaux fumants, la langue pendante et les oreilles en bataille. Quant au prédateur, il avait pris le bord. Je n'en avais vu que les pistes.

La vigoureuse bête était sortie à découvert dans la partie peu profonde et libre de glace à cet endroit, des eaux vives et rapides de la rivière Montmorency. Elle m'attendait les quatre sabots d'aplomb sur le fond de gravier, prête à défendre chèrement sa peau. Un pas de plus de ma part, la bête aurait foncé sur moi, ressentais-je. La fatigue m'accablait autant qu'elle. Me guettant pour ne pas glisser dans l'eau vive, je me tins craintivement à quatre ou cinq mètres de l'élan sauvage, sur le bord de la rive enneigée.

- Joyeux Noël, superbe femelle! Tout doux! Tranquillise-toi! J'ai fait fuir le loup qui devait se poulécher les babines. Soyons amis, veux-tu? À part les lièvres qui détalent à tout moment devant moi, tu es le seul être vivant à qui je puisse parler aujourd'hui. N'aie pas peur. Je cherche seulement une présence.

Le ton de ma voix l'apaisa. Puis, je pus lui lancer amicalement au flanc, une grosse balle de neige molle sans qu'elle rechigne, sinon un hochement de tête. Ses grands yeux brun foncé trahissaient une indicible tristesse. À chaque tentative d'approche que je fis, elle baissait la tête, redressait les oreilles et amorçait le geste de foncer sur moi, ce qui m'attrista beaucoup, car je ne désirais que l'admirer de plus près, et faire ami-ami.

Le joyau québécois de l'hiver

Enfin, lorsque sa respiration fut revenue à la normale, je décidai de m'éloigner pour qu'elle puisse sortir de l'eau glacée. En la quittant, quand je lui dis qu'elle savait vraiment garder ses distances, je crus la voir esquisser un large sourire moqueur.

Afin de raccourcir le trajet pour mon retour au camp, je décidai de traverser une bande de jeunes sapins de douze à quinze pieds de hauteur, exceptionnellement dense. En ce début d'hiver, la neige était, je dirais, d'une épaisseur de 6 à 7 pieds, très peu compactée, car tombée mollement dans la multitude de branches très proches les unes des autres. Dans cette région, au printemps, la moyenne annuelle des précipitations de neige est d'environ 6 mètres d'épaisseur. Oui, vous ne rêvez pas, 20 pieds d'épaisseur à la fin de l'hiver.

Ouvrant le mur de branches avec mes bras, je réussis à y introduire mes raquettes, modèle « Huron » en babiche de vache, des Faber achetées à Wendake près de Loretteville. J'avancçais de peine et d'embarras dans ce peuplement de petits sapins, communément appelés « saint-michel ».

Un moment donné, la jeune forêt que j'aimais tant m'entoura de partout. Prisonnier... trop habillé, j'étais en sueur et ne pensais qu'au long trajet à faire si jamais je devais revenir sur mes pas. Que faire ?

Tête première, je fonçai dans le rideau d'arbres. Tout d'un coup, une branche de sapin s'inséra dans un des espaces du tissage de babiche de mes raquettes, ce qui me stoppa net. Les deux jambes embarrées, je plongeai par devant, tête première, à trois ou quatre pieds sous la neige. J'avais l'air fin ! Voilà où conduit l'entêtement.

M'agrippant à deux mains sur le tronc du jeune sapin devant moi, six pouces par six pouces, je réussis à hisser ma tête à l'air libre, où, après m'être remis debout, je pus re-prendre mon souffle.

La misère avait vaincu ma paresse à vouloir faire court. Je rebroussai chemin. Plus long, mais plus facile.

*

Une heure plus tard, déballant enfin ma boîte de cadeaux de Noël, je me délectai de succulents chocolats. Confectionnées par ma mère, ces gourmandises contenaient des cerises baignant dans un liquide velouté. Miam ! Miam ! Quels délices ! Merci maman !

Au début de la soirée, je sortis marcher pour faciliter ma digestion. Brrr... - 25 degré celcius. Je n'irai pas bien loin, me dis-je en ajustant mon foulard. Seulement le temps de profiter un peu du silence de cette belle nature figée que seul troublait le crissement de mes pas sur le chemin.

À un tournant, l'émerveillement m'attendait...

Semblable au météore que j'avais vu, un soir de ma jeunesse, de retour du mont Vidéo de Barraute avec mes amis Michel et Gaétan Fortin ainsi qu'Yves Dubé, se détachant du ciel étoilé, un immense astre lumineux fusa vers la terre. Ce phénomène céleste m'exhorta à l'humilité et à demander pardon à Dieu pour tous ceux, parents, amis et professeurs envers qui je n'avais pas toujours été un cadeau.

Un peu plus tard, revenu à ma chambre, le poids de la solitude m'écrasa. Nostalgie non pressentie, car, je me croyais vacciné par mes rêves, hors de portée du vague à l'âme. Mais voilà que tout d'un coup, la solitude mélancolique m'apparut, charmeuse inopinée, mais pas si tendre et douce que ça.

J'étais prêt à lui faire un pied de nez. Je sortis ma bouteille de gin et plongeai pour un moment, au fil de mes pensées, dans mon passé, le temps de rejoindre mes meilleurs souvenirs. Et aussitôt qu'apparaissaient de sombres délires, je m'échappais avec une autre gorgée pour retrouver mes espoirs.

Très brève soirée de Noël. Après avoir arrosé de quelques larmes l'impuissance de ma solitude, dégusté les derniers chocolats et presque vu le fond de la bouteille, je me suis retrouvé, comme sur une longue glissade, graduellement engagé dans le sommeil et le repos de l'esprit.

Le lendemain matin de Noël, un dimanche, une balade en motoneige me combla de tout l'air pur dont j'avais besoin. Vers la moitié du petit chemin forestier de trente kilomètres enseveli sous la neige, un vent

Le joyau québécois de l'hiver

d'hiver commença à souffler de lourds nuages au faite des montagnes environnantes. Je regagnai mes pénates. La tempête ragea et les bourrasques de neige se suivirent jusqu'après-souper, enveloppant la nature endormie sous un plus épais linceul de cristaux.

Je terminai le train-train quotidien de mes journées de gardien des lieux et de mes relevés météorologiques : épaisseur de neige, durée d'ensoleillement, vitesse et direction des vents ainsi que la surveillance des brûleurs au propane pour empêcher le gel du ciment frais de la résidence des étudiants en construction, etc.

En fin de journée, pour revenir à la ville, Québec de mes amours, je devais rejoindre le boulevard Talbot. Même avec des chaînes entourant ses pneus arrière, ma Volkswagen Beetle ne put gravir la première importante montée du chemin, chemin de terre qui était recouvert de la vingtaine de pouces de neige tombée depuis mon arrivée.

Ayant réussi à faire demi-tour pour revenir au pavillon de la Forêt Montmorency, j'attachai mon auto à l'arrière d'un mini bulldozer avec lequel je repris le chemin, en espérant pouvoir me rendre jusqu'à la route nationale du Parc des Laurentides. Le mince moral qui me restait ne m'encourageait pas à traverser une troisième nuit d'isolement.

Un urgent besoin de civilisation en fête me mettait en appétit. Mon esprit forçait autant que le moteur du tracteur. Le chemin montait tout le long. L'altitude passe de 660 mètres à la Forêt Montmorency à 807 mètres au boul. Talbot.

À chaque instant, j'appréhendais une ratée des cylindres ou un glissement des crampons sur la surface glacée sous la neige de la route forestière qui montait toujours ; une élévation 147 mètres sur 4.5 km de longueur de chemin.

La nuit tombait quand j'arrivai à la route nationale. À cinquante minutes de Québec, au km 103, au coin de la Nationale 175 Nord et du chemin qui mène au lac Piché de la Forêt Montmorency, je laissai le petit tracteur. Le lendemain matin, les travailleurs l'utiliseraient pour ouvrir le chemin et se rendre au travail.

Et ce fut avec un contentement non dissimulé, que le surlendemain matin j'empochai les quatre-vingt-cinq dollars (700 \$ de 2021) que me valurent ces trois jours de garde. ***Avec cette somme, quels beaux cadeaux je serai en mesure d'offrir à mes parents pour le Premier de l'an, me dis-je !***

M'étant toujours contenté de peu, je me sentis fortuné d'avoir pu vivre ces trois journées de Noël en pleine nature et d'avoir fait épanouir un moment de solitude volontaire, un moment imprévu de vie, qui, comme un doux flocon de neige éternelle, s'est empilé en moi avec d'autres merveilleux souvenirs.

*

En 2017, l'Office du tourisme de Québec nomma la Forêt Montmorency, qui fait partie du secteur nord de la Municipalité Saint-Ferréol-les-Neiges, « **Le Joyau québécois de l'hiver** ».

D'une superficie de 412 km², plus grande forêt d'enseignement et de recherche universitaire au monde, ***avec ses activités récréatives, éducatives et économiques qui côtoient la recherche appliquée, un territoire qui fait la fierté de l'Université Laval***, a écrit Mathieu Dessureault dans son très intéressant article du magazine Contact, automne 2014, la Forêt Montmorency est devenue un réel joyau forestier à découvrir.



Source: Forêt Montmorency